

Patrick Dancet

Demain est une autre vie

Du même auteur

Le reflet dans le miroir – Editions BOOKELIS mai 2016

Dans les mailles du filet – Editions BOOKELIS janvier 2017
– Editions EdiLivre juin 2014

Le secret de Carnabaou – Editions BOOKELIS mars 2018

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5847-5

© Patrick Dancet, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Chapitre 1 – 6 heures du matin.

Régis ouvre les paupières. Dehors, il fait à peine jour. De sa fenêtre qui donne sur les collines, il aperçoit la roche qui se colore de rose. Le ciel est bleu. Le contraste est saisissant. Régis se frotte les yeux qui picotent. Des oiseaux gazouillent tout autour de lui. Ils sont déjà en pleine activité. Le matin est enfin respirable après une nuit étouffante. Régis a dormi nu et la fenêtre grande ouverte. Il a fait un cauchemar : toujours le même. Ce cauchemar qui revient sans cesse, ne lui laissant jamais de répit. Il ne commence jamais de la même manière. Les scénarii changent, mais l'issue fatale est toujours la même. Il n'est pas rare qu'il se réveille tout de suite après. Il reste alors de longs moments, les yeux ouverts, hagard dans l'obscurité, en nage, la bouche sèche. Parfois, il se lève et descend jusqu'à la fenêtre du salon. Il vérifie que la lampe est bien allumée. Il ne manque jamais de jeter un coup d'œil dehors, des fois que... puis il va se servir un verre d'eau fraîche qu'il boit d'une traite et retourne se coucher dans l'espoir de se rendormir. Ce qui n'arrive presque jamais.

Cette nuit a été plus tranquille. Il a réussi à s'assoupir quelques heures encore. Il soupire. Il s'étire et, à regret, se lève.

- Allez, lève-toi ! Un nouveau jour t'attend. Personne ne va te monter le café au lit, fainéant ! s'écrit-il d'une voix forte et péremptoire.

Régis vit seul. Depuis toujours. Sans femme et sans enfant, il a pris l'habitude de cette solitude. Il a organisé sa vie ainsi, mais il a besoin de cet encouragement mental pour démarrer sa journée. Certains font leur gymnastique matinale, lui, c'est une flagellation psychique qui lui est nécessaire. Sans cela, aurait-il encore la force de continuer à vivre ? Il ne se pose en fait jamais la question puisque la lampe est allumée !

Il descend en se grattant la tête. Une chevelure abondante de cheveux poivre et sel bouclés. Il se dirige presque les yeux fermés vers la fenêtre du salon. La pièce est orientée vers le soleil couchant. De cette fenêtre, il peut voir l'astre solaire se coucher et disparaître derrière l'horizon. Cette fenêtre n'existait pas quand il a repris la maison de ses parents. Il l'a percée lui-même dans la muraille de pierres dès son installation. Il s'approche de la fenêtre, se penche en avant comme à regret. Sa main hésite toujours à accomplir ce rituel et pourtant, il tourne la molette qui fait descendre la mèche. La flamme s'éteint doucement. Il vérifie que la lampe est bien au centre de la tablette sur laquelle elle est posée, jette encore un coup d'œil machinal à la vue grandiose qui s'étale devant lui et fait demi-tour.

Direction, la cuisine.

La vie de Régis est jalonnée de rituels. Depuis qu'il s'est installé ici, il accomplit chaque jour les mêmes gestes dès qu'il se réveille. Il ne saurait dire pourquoi il le fait, mais c'est ainsi. C'est peut-être un signe de vieillesse précoce. Il ne se souvient pas

d'avoir jamais eu de tels rituels dans tous les appartements qu'il a habités.

Régis prend la cafetière sur l'égouttoir, remplit le réservoir jusqu'à la soupape. Pas question de dépasser : trop d'eau et le café serait léger, insipide et sans force. C'est évidemment une cafetière italienne, seule cafetière capable de faire du vrai café. Régis n'a rien contre la modernité. Il l'utilise aussi, parfois, si c'est nécessaire et s'il ne peut pas faire autrement. Mais, un café ! C'est autre chose ! Le breuvage doit se laisser désirer. L'eau commence par chauffer, doucement. Pas la peine de se presser. Le café, enfermé, moulu dans son filtre reçoit alors les premières vapeurs. Il gonfle et se réveille. Puis la vapeur bouillante vient l'humecter, le remplir d'une humidité bienfaisante. Il retrouve la chaleur de sa lointaine terre natale. Il respire et revit. Renaissant plutôt, il donne alors tout son arôme. Le breuvage noir naît d'une communion parfaite et tendre. Cela suffit à remplir la pièce, où il se trouve, d'un univers propice au rêve et au voyage. Régis ouvre le placard où est rangée la boîte en fer contenant la précieuse poudre odorante, de couleur sombre. Il attrape une cuillère oubliée sur l'égouttoir et la plonge dedans. Il aime l'odeur du café. Des senteurs s'en dégagent qu'il respire doucement. Ce n'est que dans une boîte en fer que l'on doit conserver du café. Le filtre rempli et bien tassé, il ajoute, comme le faisait sa maman, trois grains de gros sel et pas plus, pour corser le goût de la boisson en devenir. Il pose la cafetière sur le feu et allume le gaz. Il ne lui reste plus qu'à attendre que la magie s'opère. Avant de se boire, le café se

respire, se hume. Le voyage commence ! Le nuage de vapeur chargé de senteurs exotiques, tel un tapis magique, transporte Régis vers des pays lointains, inconnus, dangereux. À travers les volutes, il peut presque apercevoir un *campesino* qui traverse, péniblement et lourdement chargé, la pampa, marchant vers son destin.

En attendant que de la fontaine jaillisse le breuvage noir, Régis prend un bol qu'il dépose sur le coin de la table en bois massif de la cuisine. Puis il saisit son couteau abandonné sur la même table, sort le pain de campagne de la huche typique provençale et le beurre. C'est une huche qui doit être dans sa famille depuis les origines des temps. C'est du moins ce que lui disait toujours sa maman. En réalité, c'est une pièce d'ameublement de style Louis XV datant du début du XIX^e siècle. Ouvragée et sculptée des motifs traditionnels du panier et du ruban, ornée de branches d'olivier, agrémentée de colonnes tournées, c'est une œuvre d'art. Régis sourit en revoyant sa maman en sortir les magnifiques miches de pain de campagne. Cadeau de mariage de son parrain, elle y tenait particulièrement. Pour elle, l'origine des temps revenait à son mariage d'amour avec le père de Régis, disparu trop tôt, hélas. Régis chasse l'idée noire qui est en train de montrer le bout de son museau.

- *Tu crois vraiment qu'il est nécessaire à tout bout de champ de réveiller les fantômes ?*

Ayant signé de la pointe de son coutelas le dessous du pain, il découpe une belle tranche de pain qui

sent bon le froment et la tartine d'une couche non négligeable de beurre. Il sait qu'il devrait faire attention à son cholestérol, mais on ne peut pas mourir des bonnes choses de la vie ! Il mord dans la tranche à pleines dents avec un plaisir non feint. On meurt assez comme ça par hasard. Et le hasard se rencontre plus souvent sur le pas de sa porte qu'on ne peut le croire. Son regard se dirige d'ailleurs vers celle de l'entrée. Bien qu'elle ne soit jamais fermée à clé, par principe, Régis tient à accomplir le troisième geste symbolique pour commencer sa journée. Il va l'ouvrir. Après l'extinction de la flamme et la préparation du premier café, il tient à ce que sa porte soit toujours ouverte. Les seules exceptions qu'il veut bien considérer comme n'étant pas un sacrilège sont de la garder fermée la nuit et les jours de mistral. La nuit par obligation depuis qu'une famille de renards avait tenté de s'installer chez lui sans y être invitée. Il en avait été quitte pour une peur bleue et un sacré ménage ensuite. Le mistral, car la nature étant toujours la plus forte, il a bien fallu accepter cette entorse après avoir eu tant d'objets renversés et cassés lorsqu'Éole se déchaîne et vient montrer sa toute-puissance. L'homme, alors, plie et se soumet. Régis veut bien admettre qu'après tout, il était là le premier. Mais l'homme doit bien tenter l'impossible pour se faire, lui aussi, une petite place dans son royaume.

Régis se tient donc sur le devant de sa porte grande ouverte, en tenue d'Adam. Il pousse un cri de surprise.

- Eh bien ! Que faites-vous là ?

Une jeune femme, qui visiblement était appuyée contre la porte, s'étale de tout son long et sa tête vient heurter les pieds du maître des lieux, goguenard. La jeune fille lève les yeux sur lui et fait la moue.

- Vous êtes obligé d'exhiber vos attributs sous mes yeux ?

Régis, surpris, réalise alors qu'il est nu. Sans qu'il en soit plus chagriné pour autant et sans essayer de dissimuler sa nudité, il se recule légèrement pour simplement dégager ses pieds encombrés par ce crâne féminin et râleur.

- Au lieu de ramper et de critiquer l'accueil, vous feriez mieux de ramasser vos loques et de venir boire un café !

Régis fait aussitôt demi-tour et disparaît dans la maison. Un sifflement aigu et continu retentit du fond de la cuisine.

- Mes loques ! Non, mais je vous jure ce qu'il faut entendre ! Regardez-vous !

La jeune femme se relève en bougonnant, ramasse son sac de voyage, fait mine de se recoiffer et de lisser sa veste et son jeans et entre. Elle va pour refermer la porte.

- Posez votre bagage dans l'entrée et surtout, laissez la porte ouverte ! lui crie-t-il de loin.

Sans discuter cette fois, elle lâche la porte et s'avance vers la voix qui vient de la pièce directement à sa gauche. Une bonne odeur de café se répand déjà dans la pièce. Elle entend la mélodie caractéristique de la cafetière qui chante, très fière

d'avoir, une fois de plus, accompli, à son tour, sa mission indispensable à la vie d'un malheureux mortel.

- Hum ! Ça sent rudement bon chez vous !
- Prenez une chaise.

Régis sort un autre bol et le pose devant elle. Il lui approche le pain et le beurre.

- Pas de confiture. C'est un principe. Je dois cependant avoir du miel quelque part. Moi, je ne mélange pas le café et le miel. Mais, certains aiment ça ! À chacun ses plaisirs. Vous êtes la bienvenue. Je m'appelle Régis.

Régis lui tend une main, sans autre forme de procès, que la jeune fille ne prend pas. Elle le regarde ébahie.

- Je ne serre pas la main d'un homme tout nu. C'est aussi un principe ! Je m'appelle Chloé.

Régis ne relève pas l'allusion directe à sa tenue.

- Enchanté, Chloé ! Puis-je me permettre de vous demander par quel heureux hasard, vous vous êtes ramassée devant ma porte de si bon matin ?

Chloé fait la moue et se mordille l'intérieur de la joue en tordant comiquement sa bouche sur le côté.

- Vous ne voulez pas aller vous habiller, s'il vous plaît ? Cela me gêne terriblement.

Régis la regarde un instant. Il va pour ouvrir la bouche, prêt à lui rétorquer qu'il est chez lui et qu'il fait ce qu'il veut. Mais, il se ravise.

- Vous avez raison. Je vais passer un pantalon.
Cela ira ou il faut que je mette mon smoking ?

Chloé sourit, mais n'ajoute rien. Régis tourne les talons et disparaît lui laissant tout le temps d'observer ses fesses nues encore rondes et fermes pour son âge. Elle l'entend monter les escaliers en bois qui craquent. La jeune femme en profite pour observer l'intérieur de cette maison qu'elle scrute depuis tellement d'heures. Après quelques instants, il réapparaît, pieds nus, vêtu d'un pantalon de velours gris et d'un pull. Il s'avance vers elle et lui tend la main.

- J'espère que vous vous êtes lavé les mains...

Non ! Pardon, j'abuse !

Chloé, cette fois, lui tend la main. Régis lui sourit et s'installe en face d'elle et se prépare une nouvelle tranche de pain beurré.

- Vous n'aimez pas le pain ?

- Si, si ! Je n'ai juste pas très faim !

- À votre âge, il faut manger ! Au mien aussi d'ailleurs. Cette phrase est parfaitement idiote si on y réfléchit bien. À tout âge, il faut manger.

- Vous n'avez pas tort.

Chloé se décide à prendre le couteau et à se couper une belle tranche qu'elle beurre généreusement. Elle mord dedans avec un plaisir non feint. Elle n'a pas mangé de vrai repas depuis hier matin. Régis l'observe et, discrètement, lui en prépare une deuxième que finalement, elle ne refuse pas. Il attend sans rien dire, la regardant manger et boire en silence. La jeune femme, bien que dépenaillée,

est très jolie. Une chevelure rousse tombe en cascade sur ses épaules. Elle semble jeune et en pleine forme. Ce ne doit pas être une vagabonde. Elle se tient droite et paraît bien élevée. Régis l'imagine en danseuse de ballet, sans savoir pourquoi lui vient cette idée, car il n'y connaît rien. Peu curieux de nature, il sait qu'il attendra qu'elle lui explique la raison de sa présence chez lui quand elle sera prête, car, par principe, il ne demande jamais rien. Sinon, il ne saura rien de son étrange visiteuse. Cela fait beaucoup de principes finalement, pense-t-il, pour un homme qui, par principe, encore une fois, se refuse d'en avoir. Enfin, qui ne veut pas les avouer publiquement, en tous cas.

Chloé regarde l'homme assis en face d'elle. Pourquoi a-t-elle atterri ici ? Bizarrement, elle se sent en confiance malgré le temps qu'il a pris pour aller se vêtir. De toute manière, ce ne sera pas pire que ce qu'elle a déjà connu ces dernières semaines. La dernière goutte bue, elle pose son bol et semble tout à coup empruntée.

- Vous n'auriez pas une serviette en papier ?
- Pour quoi faire ?

La question la laisse perplexe. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? Il est d'usage après avoir déjeuné, chez les gens bien élevés au moins, de s'essuyer la bouche. Vu le bonhomme, la bonne éducation et lui, cela doit faire deux.

Régis finit par se lever et va chercher dans un placard derrière la jeune femme, un rouleau de papier essuie-tout qu'il lui tend.

- Tenez ! Cela devrait faire l'affaire.

Chloé fait de nouveau la moue et se tord la bouche. Elle fait ce geste buccal sans s'en apercevoir chaque fois qu'elle est troublée ou ennuyée. Cela lui arrive aussi lorsqu'elle se met à réfléchir. Par ce geste, elle se donne du temps pour répondre ou pour prendre une décision. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours agi ainsi. Son père se moquait souvent d'elle et la singeait : cela la mettait généralement en colère. Bien qu'elle haïsse aujourd'hui cet homme, elle avait une grande admiration pour lui. La moindre critique de sa part lui perçait le cœur. Chloé chasse cette pensée. Elle déchire une feuille de papier et, délicatement, presque avec des manières de femme du monde, elle tapote les coins de sa bouche. Sans attendre, Régis se lève et débarrasse. Il dépose les bols dans l'évier et les rince, range le pain et le beurre puis ramasse les miettes sur la table dans le creux de sa main et se dirige vers la porte ouverte. Il jette les miettes dehors sur la petite terrasse.

- Je fais toujours ça pour les oiseaux. Souvent, j'en ai qui viennent les picorer. J'aime les voir faire. Parfois, le matin quand je me lève, j'en trouve même endormis devant ma porte. C'est amusant, vous ne trouvez pas ?

Chloé se lève à son tour. Elle se tient droite devant lui, les mains croisées derrière son dos comme une écolière bien sage qui s'apprête à réciter sa leçon, bien apprise, devant la maîtresse.

- Et vous leur offrez le café aussi ?

- Pas souvent, je dois bien le reconnaître. La plupart du temps, ils s'envolent sans même dire merci. Ils sont ingrats ! Mais comme j'aime les observer, je me dis qu'ils m'ont fait le plaisir de venir à ma table. Ce n'est déjà pas si mal et cela me fait une compagnie ! Et puis, ils ne doivent pas aimer le café. Oui, l'explication doit être là !

- Permettez-moi de vous remercier, alors.

- Je vous en prie.

- Vous voyez, je ne suis pas une ingrata !

- Je vois ça et je veux bien vous croire puisque vous le dites !

Régis lui désigne le salon de sa main tendue. Chloé le suit sans rien ajouter. Elle est curieuse de découvrir la maison maintenant qu'elle connaît le bonhomme. La pièce est grande, mais éclairée sobrement. Une belle cheminée trône bien en face de l'entrée. La pièce sent le feu de bois et une odeur de meubles cirés. Un canapé adossé à un mur et deux fauteuils en cuir font face à la cheminée. Une grande bibliothèque occupe tout un pan de mur. Une petite table surmontée d'une lampe à pétrole est placée devant l'unique et large fenêtre.

- Installez-vous ! À moins que vous ne vouliez prendre une douche et vous refaire une beauté !

- Merci, monsieur. Je crois que j'ai déjà beaucoup abusé de votre hospitalité.

Chloé hésite un instant avant de poursuivre.

- Il me semble que je vous dois quelques explications.

- Vous n'y êtes pas obligée, je vous rassure. Bien sûr, vous auriez pu prévenir de votre visite avant ! J'aurais fait le ménage et rangé la maison.

- Vous vous seriez habillé aussi avant d'ouvrir ! s'amuse la jeune fille.

- Ça, pas nécessairement ! Mais en disant cela, vous allez me prendre pour un satyre.

- Ben, à vrai dire : non ! Mais, vous, vous devez vous demander ce que ce drôle d'oiseau faisait vautré devant votre porte si tôt le matin ?

- J'ai pensé à un oisillon tombé du nid. Cela arrive tout le temps.

- Un oisillon ? Abandonné par ses parents ou par la vie ?

- La vie d'un oisillon est difficile dès qu'il ouvre les yeux. Êtes-vous un oisillon abandonné ? Chloé se mord la bouche encore une fois. Comment répondre à cette question ? Elle n'est même pas certaine de le savoir très bien elle-même. Elle s'approche d'un des deux fauteuils et s'y installe, visiblement avec plaisir, comme si elle était fatiguée. Cela lui laisse du temps pour répondre.

- Vous me permettez ?

- Faites comme chez vous, je vous prie, mademoiselle.

- Je dirais plutôt, un oiseau qui est sorti de sa cage et qui n'a pas du tout l'intention d'y retourner ! finit par dire Chloé.

Chloé n'a pas attendu la permission. Elle n'en a jamais eu l'habitude d'ailleurs. Elle s'étonne même de l'avoir demandé. Cet homme sans doute ou cette maison ?

- Ah ! Un oiseau rebelle, donc ! conclut Régis.

- Très rebelle !

- C'est drôle, vous ne m'êtes pas du tout apparue comme tel !

Chloé marque une certaine surprise. C'est Régis, qui cette fois, hésite.

- ... Pardon pour la manière dont je vous ai accueillie. Mais, il est rare que je reçoive si tôt le matin. C'est idiot, mais je n'ai encore rien prévu pour le repas de midi !

- Vous êtes toujours ainsi ? l'interrompt brusquement la jeune femme.

Cette fois, Chloé a fini de jouer. Sa voix se fait plus ferme, presque autoritaire. Régis s'interrompt, surpris par le ton de la jeune étrangère.

- Ainsi ? Ainsi quoi ?

- Une fille sale et décoiffée s'effondre sur le pas de votre porte, le matin très tôt. Vous ne savez rien d'elle, mais vous l'invitez à un petit déjeuner copieux puis à prendre une douche. Maintenant vous lui parlez de déjeuner à midi. Peut-être même, vous allez l'inviter à s'installer pour quelques jours ?

- C'est une idée, en effet. Voudriez-vous rester quelques jours ?

- Vous voyez ! C'est ce que je disais. Vous êtes quelqu'un de singulier.

- C'est dans ma nature, il paraît. Le singulier est toujours préférable au pluriel, mais je ne vais pas vous embêter avec ça.

Régis s'interrompt et regarde la jeune femme intensément. Il semble attendre qu'elle fasse le premier pas. Il est maintenant curieux de savoir ce qu'elle fait là. Chloé comprend son intention dans le regard qu'il lui lance, l'air de rien. Elle a toujours été intuitive. Elle devine souvent ce que les autres pensent. Enfin, elle le croyait jusqu'à une date récente. Sait-on jamais ce que pensent les autres ? N'essaie-t-on pas de penser à leur place et de leur prêter des intentions qui nous arrangent ?

- Je crois que je vous dois une explication pour ma présence ici...

- Vous me l'avez déjà dit sans me donner la moindre explication. Alors, si vous le redîtes, ce doit être, en effet, nécessaire...

- ... Je suis arrivée très tôt ce matin. En fait, je me suis perdue dans la nuit. Quand j'ai vu votre maison, je me suis rapprochée dans l'espoir de pouvoir m'abriter un moment et me reposer. Et je me suis endormie sous votre porche. Voilà !

Chloé se dit qu'une réponse simple est bien préférable. Elle n'a pas envie d'aller plus avant dans des explications qu'elle n'est pas certaine de pouvoir comprendre elle-même.

Régis observe la jeune fille en face de lui. Il aime ce qu'il voit. C'est une jeune fille qui doit avoir dans les 20 ans, peut-être un peu plus. Assez grande, des cheveux roux assez longs qui tombent en cascades sur ses épaules. Ses yeux verts, magnifiques, éclairent un visage assez pâle. Des yeux rieurs, mais qui semblent recouverts d'un léger voile mélancolique. C'est une jeune fille musclée, certainement sportive. Elle a des gestes précis et rapides. Elle sait ce qu'elle veut et ne doit pas avoir l'habitude de s'en laisser compter. Sa voix est teintée d'un très léger accent qui trouble Régis. Un accent qui évoque le soleil et la chaleur. Un accent du Sud, mais pas un accent du Midi. Un accent qui emporte Régis dans une autre vie, déjà lointaine.

Il est resté debout, le bras adossé à la cheminée éteinte. C'est sa place favorite entre toutes, surtout l'hiver. Il adore se chauffer le dos, sentir la chaleur qui l'envahit. Son corps a toujours besoin de chaleur, peut-être pour réchauffer son cœur qui ne s'est plus jamais enflammé. Mais, en ce matin d'été, l'âtre est froid. Il a pris ses airs de vacances après une saison où il a dû ronronner sans discontinuer en faisant chanter les braises.

- Voilà ! répète-t-il lentement. Il est vrai que c'est une explication qui ne manque pas de clarté. Je me sens néanmoins obligé de faire quelques remarques.

- Lesquelles ?

Régis n'est pas un grand orateur. Il a toujours eu horreur de prendre la parole quand, dans un temps

aujourd'hui révolu, il assistait à de grandes réunions de travail. Chaque fois qu'il devait présenter ses projets devant une foule de plus de deux individus, il perdait ses moyens. Le trac est quelque chose que l'on ne dompte jamais totalement. Il se racle la gorge.

- Vous avez certainement remarqué que ma maison se situe loin de toute habitation, voire même de toute route carrossable digne de ce nom. Je vis au bout du monde.

- Oui, en effet, j'ai eu beaucoup de mal à faire de l'auto-stop. Il n'y a pas beaucoup de voitures qui passent par ici. Et puis, c'est très mal indiqué. Vous ne connaissez pas les panneaux indicateurs dans votre patelin ?

- Vous avez noté ce fait vous aussi. C'est pourquoi je me demande ce que vous êtes venue y faire, en pleine nuit et comment vous avez fait pour vous perdre.

- Je vois que vous êtes perspicace. Votre maison est de fait assez éloignée de toute voie de communication. J'ai commencé mon voyage assez loin de ce pays. Je ne sais même pas exactement ce que je viens y faire. Je dirais que quelque chose m'a poussée à venir dans cette région. Je me suis laissée entraîner.

- Voilà qui est bien singulier ! Peut-être devriez-vous commencer par le début, vous ne croyez pas ?

- Je devrais en effet, mais je n'ai pas très envie de le faire. Après tout, je ne vous connais pas et je ne suis pas d'un naturel bavard. Je préfère le silence du mystère au déballage intime.

- Alors, le plus simple est peut-être de rester quelques jours. Ainsi nous ferons connaissance !

Chloé se tortille un moment dans son fauteuil.

- Quelque chose vous dérange dans ma proposition ?

- C'est que... vous êtes loin de tout. Et... pour être franche... je me suis perdue exprès.

Chloé se met subitement à pleurer laissant Régis pantois, toujours debout devant sa cheminée et se sentant parfaitement imbécile dans cette situation. Ne sachant ni quoi dire ni quoi faire, il se rapproche de la jeune fille, se penche et lui prend la main dont il tapote le dessus avec un air prétendument inspiré et au demeurant complètement stupide.

- Allons, allons ! Mademoiselle ! Calmez-vous ! Ce ne doit pas être si grave après tout.

Chloé, qui pendant un instant semblait parvenir à se calmer, repart de plus belle dans ses sanglots. Régis reste là, immobile, un genou à terre à la manière des preux chevaliers du Moyen-Âge, tenant toujours la main de la jeune femme, plus empoté que jamais.

- *Heureusement qu'il n'y a pas de glace, car je serais obligé de me foutre de toi, mon gars ! Tu es*

complètement ridicule et tu t'imagines que tu vas l'aider comme ça, peut-être ?

Régis n'a jamais été doué avec les femmes. Ne sachant jamais ce qu'il faut dire ou faire et surtout quand il faut se taire. La seule femme, auprès de qui il se sentait fort, a disparu un jour, bêtement, après un signe de sa main. Elle s'appelait Sylvie. C'était une femme extraordinaire. Une chevelure flamboyante et abondante encadrait un regard vert et franc. Elle était belle. Elle était forte. Elle était intelligente. Elle était gracieuse. Elle était toujours souriante. Voilà 23 longues années qu'elle s'est volatilisée. Il se souvient encore parfaitement du matin de sa disparition.

*

**

Sylvie et Régis étaient dans leur chambre d'hôtel. Elle se préparait. Avec deux de leurs amis, ils avaient programmé une sortie en mer à bord d'un catamaran. Sylvie chantonnait en passant son maillot de bain. Régis, allongé sur le lit, la regardait. Il avait encore envie de se jeter sur elle et de l'enlacer, mais cela faisait déjà deux fois ce matin-là et chaque fois qu'il essayait, Sylvie le regardait d'un air sévère et amusé.

- Pas touche, vilain garçon ! Tu vas me mettre en retard. Tu n'as qu'à venir avec nous comme ça tu pourras me peloter toute la journée.

Régis s'était rembruni. L'idée même de mettre le pied sur un bateau le rendait malade. Sylvie le

savait. Il lui avait expliqué maintes fois les raisons de sa peur.

Sylvie avait quitté l'hôtel. Régis l'avait regardée partir depuis le balcon. Elle lui avait fait un signe de la main et envoyé un baiser. Il lui avait souri. Resté seul, il avait pris un bouquin et s'était plongé dans la lecture. À midi, il était allé manger dans un petit restaurant et, l'après-midi, il comptait visiter la cathédrale. Au moins, pendant ce temps, il s'occuperait l'esprit en étudiant les grands maîtres-bâisseurs d'autrefois. Après tout, il avait rédigé sa thèse de fin d'études dans son école d'architecture sur l'art des bâtisseurs de cathédrales. Il avait étudié et visité bon nombre d'édifices, mais il n'était jamais venu si loin. L'Espagne ne faisait pas partie de son champ d'études. Et pendant ce temps, il ne penserait pas, ou moins, à sa dulcinée. À 16 h 30, il irait comme convenu l'attendre sur la plage. Il espérait que, même vue du sable, la mer ne lui donnerait pas envie de s'enfuir.

*

**

Chloé renifle. Elle a abandonné la main de Régis bien qu'il se tienne toujours dans la même position, seul, agenouillé devant un fauteuil vide.

- Vous allez rester longtemps sur pause ?

Régis sort de sa torpeur.

- Je vous demande pardon ?

- Je disais au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je ne suis plus assise devant vous.

- Oui, je le vois bien ! En fait, j'attendais votre retour.

Régis se relève précipitamment. Ne jamais savoir quoi dire ou quoi faire ! On ne peut pas espérer qu'il ait beaucoup changé avec le temps.

- Au fait, quelle heure peut-il être ?

Jetant un œil sur la pendule, il se met à s'agiter dans tous les sens.

- Bon sang, il est déjà 8 h. Avec tous vos bavardages, je suis en retard ! Il faut que je m'habille en vitesse et que je fonce au village.

- Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Merci pour le café.

- Je vous renouvelle ma proposition : vous pouvez rester ici. Je vous laisse réfléchir. Si vous décidez de partir, vous n'aurez qu'à simplement sortir en laissant la porte ouverte. Je ne la ferme jamais.

- Vous ne la fermez jamais ?

- Non !

- Mais ce n'est pas très prudent !

- Que voulez-vous qu'il m'arrive ?

- On pourrait vous cambrioler ou pire !

- Il n'y a rien à voler ici. Les seules choses de valeur, je les porte ici et là !

Régis pointe un doigt vers son cœur puis un autre vers sa tête.

- Vous voyez, je transporte tout sur moi. Le reste n'a aucun intérêt. Quant au pire, il est déjà arrivé. On dit qu'il ne revient jamais deux fois. Donc, pas de soucis. Mais vous, réfléchissez bien.

Si vous vous êtes perdue exprès, c'est qu'il fallait que vous le fassiez. Pour autant, doit-on se perdre deux fois ? Je serai de retour en milieu d'après-midi. Peut-être serez-vous encore là ? Sinon, je vous souhaite d'arrêter de vous perdre et de vous retrouver. Je suis un grand spécialiste de ce genre de choses.

- Vous vous êtes perdu vous aussi ?

- Hélas oui !

- Et vous...

- ... si je me suis retrouvé ? Jamais mademoiselle, jamais. Je me cherche encore.

Régis fait demi-tour et monte quatre à quatre les marches. Chloé l'entend farfouiller un moment puis, elle le voit redescendre aussi vite, passer la porte et disparaître sur le chemin caillouteux qui descend vers le village sans même un signe de la main.

Chloé reste seule, silencieuse. Elle observe la pièce dans laquelle elle se trouve. Cette maison lui semble à l'image de cet homme. Elle quitte le salon. En face d'elle se situe la cuisine qu'elle connaît bien maintenant. Sur sa droite, il y a la salle à manger. Une pièce où trône une monumentale table en verre et fer forgé. Elle paraît presque iconoclaste ici. Un buffet de style provençal, quelques chaises. Cet espace semble sans vie. Ce serait plutôt un musée. Il ne doit pas y avoir beaucoup de convives qui viennent y partager de bons repas. Un petit couloir mène à une autre pièce : la bibliothèque. Ici, c'est plus chaleureux.

Les murs sont couverts de rayons et de livres. La lecture semble être le passe-temps favori de l'homme singulier. Chloé note avec surprise l'absence d'une télévision. Qui peut bien encore vivre sans ce chantre de la modernité ? Pas la moindre chaîne Hi-Fi non plus ! Les livres sont sa seule nourriture intellectuelle. Chloé les caresse en passant. Elle en prend un au hasard, le feuillette et le replace. Puis elle monte à l'étage. Quatre portes. La première, ouverte, donne sur une chambre arrangée selon la conception d'un homme. Des vêtements jetés dans un coin, sur une chaise, sur les rayons de la bibliothèque, elle aperçoit même une pantoufle. Encore des livres ! Elle imagine un départ précipité, comme aujourd'hui, où n'ayant pas eu le temps d'enlever ses pantoufles, Régis avait dû lancer le pied pour s'en débarrasser et elle avait atterri là-haut. Sans doute, depuis longtemps. Le lit est défait. Il n'a même pas pris le temps de tirer les draps avant de partir. Encore bien une manière d'homme. La croyance populaire et son éducation lui ont toujours enseigné que l'on se couche comme on fait son lit. Régis ne doit pas se coucher ou alors, il dort comme il vit : en vrac ! La porte à côté, c'est la salle de bain. Sans commentaire si ce n'est que c'est le lieu de toilette d'un homme seul. Il n'y a nulle part de trace du passage récent ou plus ancien d'une femme. Et puis les dernières pièces. Vides toutes les deux ! Une d'entre elles surprend la jeune fille. Blanche et immaculée, elle ne contient rien. Ses pas résonnent quand elle marche jusqu'à la fenêtre qui donne sur les contreforts escarpés de la colline. L'autre, tout

aussi vide, porte encore la trace des cadres jadis accrochés sur les murs et qui ont laissé une empreinte. Le parquet poussiéreux craque comme s'il n'appréciait pas la pénétration de cette intruse. Chloé n'insiste pas. Elle se demande pourquoi cette pièce vide. Cet homme est décidément étrange : pas de femme, pas de trace d'enfant non plus. Il vit dans un endroit isolé, perdu, à l'écart du monde et des hommes. Peut-être cache-t-il un secret ! Un lourd secret !

Chloé hausse les épaules et redescend. Tout le monde a des secrets ! Même elle ! Alors pourquoi pas lui ? Elle récupère son sac, jette un dernier coup d'œil à la maison puis sort en laissant la porte ouverte. Elle fait quelques pas puis s'arrête. Elle se retourne. Elle mordille l'intérieur de sa joue en tordant sa bouche. Toujours ce même geste de réflexion ! Elle revient sur ses pas et ferme la porte.

*

**

Régis marche d'un bon pas. Il s'est mis très en retard. Le groupe avec qui il a rendez-vous doit déjà l'attendre. Il a horreur de faire attendre les autres. Il dévale le sentier presque en courant. Il ne ralentit qu'en arrivant sur les pavés de la ruelle Saint-Martin. Il est toujours heureux dès qu'il emprunte une des ruelles du village. Le maire a écouté son avis. En tant qu'ancien architecte, il a longtemps bataillé, au sein du Conseil Municipal, pour que le village soit rénové à l'ancienne, pour lui redonner son aspect d'autrefois : des rues pavées, l'absence de fils électriques sur les façades ou pire de poteaux de téléphone. Durant plus de

deux ans, il a fallu convaincre chaque élu. Régis a même été jusqu'à provoquer une conférence au cours de laquelle, comme au temps de son ancienne vie, il a dû présenter des arguments, illustrés par des dessins, des maquettes et des projections de ce que pourrait être le village, une fois les travaux entrepris. Il a aussi présenté des études financières qu'il a dû monter tout seul. Et, finalement, il a eu gain de cause. Désormais, il peut marcher dans les rues de son village, fier du travail qu'il a accompli. Au moins ces études d'architecte auront finalement servi.

Il débouche sur la place de la République. Une petite place abritée par un ormeau plus que centenaire. Adossée à l'arbre, une fontaine coule gaiement, si rafraîchissante par cette déjà chaude matinée d'été. Qui de l'arbre ou de la fontaine soutient l'autre ? La croyance populaire veut qu'ils aient le même âge. Le groupe est bien là. La fille de l'office de tourisme les fait patienter en leur expliquant l'histoire de la rénovation qui, à elle seule, est devenue une attraction touristique.

- Excusez-moi ! Mon réveil n'a pas sonné.

Florence regarde Régis d'un œil amusé. Elle sait parfaitement que son ami n'a pas de réveil. Il est levé avant tout le monde. Aurait-il eu une aventure coquine cette nuit ? Florence se promet de le cuisiner à sa manière et de connaître le fin mot de l'histoire avant ce soir.

- J'ai profité de ton retard pour faire l'historique du village.

- Merci Flo !

Il adresse un sourire timide à sa collaboratrice zélée. Sourire que Florence lui rend.

- Mesdames, messieurs, nous allons maintenant nous diriger vers les hauteurs du village afin de découvrir un trésor archéologique. Si vous voulez bien me suivre !

Pas un bonjour ! Telle est la devise de Régis. Qu'est-ce qu'un « bon » jour de toute manière ?

Sans attendre la moindre réponse à ce qui n'était de toute manière pas une question, Régis prend la tête du groupe de touristes. Florence ferme la marche afin de s'assurer de ne perdre personne. Il emprunte la Rue Montante qui porte admirablement son nom. Habitué à l'escalader, il a vite fait d'arriver en haut de la côte, bien avant tout le monde. Il adore commencer sa visite ainsi. Cela oblige les touristes à se taire et à garder leur souffle pour marcher. Ainsi, ils parlent moins ensuite et il peut tout à loisir faire sa présentation sans être dérangé par des commentaires parasites ou des questions superflues, ou pire encore, par des considérations florales ou paysagistes.

*

**

Chloé n'a pas l'intention d'attendre son retour. Elle voulait voir et elle a vu. Elle s'en veut de s'être endormie devant sa porte. Hier, elle a dû marcher si longtemps que ses jambes ne la portaient plus. Quand elle arrivée en vue de la maison, elle s'est soudain sentie sans force. Ne pouvant se reposer parmi les cailloux trop pointus du chemin, elle a

choisi le seul endroit plat et relativement confortable : le porche. Elle pensait avoir le temps de déguerpier en l'entendant se lever. Un homme fait toujours du bruit en se levant. Enfin, ceux qu'elle connaît. Mais pas lui !

Elle s'éloigne de la maison en prenant soin de ne pas emprunter le sentier. Elle grimpe sur le bas-côté et s'éloigne parmi les buissons qui exhalent des parfums lourds et odorants. Elle sait qu'elle ne doit pas rester trop près pour leur sécurité à tous les deux. Elle rejoint rapidement l'endroit où elle a abandonné son gros sac à dos caché dans un buisson de genévrier. Apparemment il n'a pas été fouillé durant son absence. Elle enfle les bretelles et noue la ceinture ventrale. Chloé sort la carte IGN qu'elle a achetée la semaine dernière si loin d'ici, et prend le temps de faire le point. Et maintenant, par où aller ?

La semaine dernière lui paraît déjà tellement loin. Chloé frissonne en évoquant ce souvenir douloureux. Un bruit ! Instinctivement, elle jette un regard derrière son dos. Non, elle a rêvé. C'est juste un oiseau qui vient de s'envoler. Dire que si rien n'était arrivé, elle serait en ce moment chez elle, avec sa famille, heureuse. Elle aurait certainement invité ses amis à une garden-party ou serait en croisière sur un yacht. Elle serait admirée et follement gaie, riant de tout et pour n'importe quoi. Frivole et sans questionnement sur toute la richesse qui l'entourait alors.

Chloé se mord la lèvre en tordant sa bouche. Elle a une décision à prendre. Elle réfléchit un long moment. Puis elle se décide. Elle sait ce qu'elle va

faire maintenant. Le premier contact n'a pas été celui qu'elle espérait et qu'elle avait imaginé. Mais pouvait-il en être autrement ? Cela ne veut pas dire qu'elle doive renoncer, surtout si près du but. Elle oriente sa carte et après un petit moment d'intense réflexion, elle décide de la route à suivre. Direction le village.

*

**

Régis, à la tête de son groupe, est maintenant en vue des ruines antiques. Il n'est pas peu fier d'avoir participé à la redécouverte des ruines qui trônaient au-dessus de son village depuis des siècles sans que personne ne s'en souvienne.

Il a fallu pour cela un stupide et banal incendie de forêt, il y a deux ans. Pompier volontaire, il était monté avec son équipe sur la colline surplombant le village. Il fallait à tout prix arrêter le feu avant qu'il ne descende vers les habitations et les dévore. En premier lieu, ils devaient installer un coupe-feu. Armés de pioches et de pelles, ils avaient débroussaillé avec ardeur des dizaines de mètres de maquis.

Régis, bien que plus habitué à analyser les sols en vue d'une future construction qu'à débroussailler, avait pris la direction des opérations. Les taillis épineux de toutes sortes avaient été arrachés sur une large bande de terre. Le barrage s'était mis en place assez rapidement. Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant un alignement de pierres quelque peu insolite ? Les pierres étaient parfaitement taillées et alignées. Régis nota

l'endroit et y revint plus tard. Le feu avait finalement eu raison de son pare-feu. Tout avait brûlé, mais les maisons avaient été sauvées par l'arrivée inopinée d'un bombardier d'eau. Il n'était pas doué pour la prévention des incendies ! Ce fut sa conclusion et elle ne l'étonna nullement.

Des fouilles plus tard, c'est une véritable villa romaine qui avait été mise à jour. Elle datait du premier siècle de notre ère.

Cette fois encore, Régis se prend au jeu et fait revivre d'une manière presque lyrique, l'histoire de cette villa antique. Tel un Phoenix, elle renaît à chacune de ses visites. Sortant de l'oubli pour quelques minutes avant de s'assoupir encore une fois, certain que maintenant, ce sommeil ne sera que temporaire, jusqu'aux prochains visiteurs du futur.

C'est maintenant au tour de Florence de prendre le relais du groupe. Ils partent en direction de la garrigue. Régis peut alors souffler un peu. Il laisse partir le groupe et s'assoit sur une des pierres qui, peut-être jadis, servait de banc à un Gallo-Romain harassé après sa journée de travail. La sieste ne faisait que commencer, mais il était tourmenté. Qui était cette fille qui lui était presque tombée dans les bras ce matin ? Quel âge pouvait-elle bien avoir ?

- Elle doit sans doute avoir l'âge qu'avait Sylvie quand...

Régis ne finit pas sa phrase. Il se sent soudain envahi par une vague de tristesse qui reflue du plus profond de lui. Elle lui tord l'estomac. Vingt-trois ans déjà qu'elle a disparu. Vingt-trois ans qu'il l'attend, qu'il l'espère. Il n'a jamais perdu espoir de

la revoir. Sans doute l'a-t-elle oublié depuis bien longtemps.

Pourquoi en vient-il à penser à Sylvie en évoquant cette jeune fille ? L'association est saugrenue et ne s'appuie sur rien. Le portrait de Sylvie est profondément inscrit en lui. Aucune ressemblance n'est possible ! Mais c'est chaque fois la même rengaine : il suffit qu'il aperçoive une jeune femme dans sa vingtaine printanière pour qu'il se projette immédiatement dans le souvenir douloureux de son unique amour. Régis se penche en avant et vomit sa peine. Mais, même cela ne le soulage pas. Cela n'a jamais eu aucun effet.

*

**

Chloé arrive en vue du village. Elle doit tout d'abord chercher un hôtel. Une nuit à la belle étoile lui suffit. Personne ne pensera qu'elle est assez stupide pour prendre une chambre ici. Cela vaut le coup, en tout cas, d'essayer. Et puis le village représente une relative sécurité. Les hommes de Yasmine ne pourront pas l'inquiéter ici, devant tout le monde. Ce serait trop risqué.

La jeune femme s'avance dans la rue principale. Elle marche de manière nonchalante comme une touriste. On dirait qu'elle flotte dans l'air. Ses longues jambes semblent glisser sur les pavés. Ses pieds se posent à peine sur le sol qu'ils se sont déjà envolés plus loin. Sa chevelure flamboyante virevolte autour d'elle. Elle aime sentir ses cheveux libres. L'air sent bon. C'est un air différent de celui de son pays – enfin du pays où elle est née. Ici, tout est parfumé. Chez elle, les plantes ne sont pas

odorantes. Les cigales chantent à tue-tête. Le soleil chauffe la peau sans la brûler. L'air n'est pas moite. Au fond, elle respire mieux ici malgré ce qui pèse sur elle.

Renseignements pris, il n'y a pas d'hôtel.

- C'est bien ma veine !

- Mais je vous conseille de vous adresser à Madame Grignoux. Elle tient des chambres d'hôtes.

- Parfait ! Où puis-je la trouver ?

- Je vais appeler un de mes garçons. Il vous montrera.

La femme qui la renseigne si gentiment n'est autre que la boulangère du village. Commère de mère en fille depuis des générations, elle n'est jamais aussi heureuse que si elle peut connaître avant tout le monde un potin nouveau. C'est avec un sourire malicieux qu'elle appelle son fils aîné. Le jeune garçon, d'abord peu ravi d'être dérangé dans sa partie de ballon, s'approche en traînant les pieds, mais en voyant Chloé qui l'accueille avec un franc sourire, il change d'attitude et devient presque collant. Cette fille n'a rien à voir avec les « cagoles » du village. Digne fils de sa mère, il en aura à raconter aux autres tout à l'heure. Bien sûr, il en profitera pour se vanter un peu, juste un peu. Sinon cela ne vaudrait pas la peine de se donner tant de mal pour une jeune fille aussi séduisante.

La maison d'hôtes est située quelques ruelles derrière la place où trônent les commerces du village : la boulangerie, le bar et la poste. C'est une

maison ordinaire : toute en hauteur et en pierres apparentes. On accède à la porte par un petit escalier qui débouche sur un minuscule palier ceinturé par une rampe en fer forgé. Une glycine mauve offre ses grappes de fleurs qui entourent la porte d'entrée. La porte, ici aussi, est ouverte. Un rideau masque l'intérieur à la vue des rares passants tout en permettant à la fraîcheur émanant des pierres des maisons de la ruelle de circuler et de ventiler l'endroit.

Mm Grignoux est une petite bonne femme aux cheveux gris noués en chignon serré. Un tablier blanc protège sa robe à fleurs. Elle adore les fleurs. C'est son péché mignon, son passe-temps, sa raison de vivre. Ses yeux, à l'iris délavé par le temps, observent les arrivants derrière ses lunettes rondes : le regard est pétillant et bienveillant. Elle les laisse s'approcher, car elle a reconnu le fils de la boulangère.

- Bonjour, Madame ! Cette demoiselle cherche une chambre !

- C'est gentil à toi, Ludo ! Entrez, mademoiselle ! Soyez la bienvenue !

Mme Grignoux est ravie d'accueillir la jeune femme. Chloé est vite installée. La première des choses qu'elle désire, c'est prendre une douche et se changer. Cela fait bien trois jours qu'elle porte les mêmes vêtements. Elle se fait horreur.

Le corps frais, des vêtements propres et l'esprit reposé, elle s'installe enfin dans sa chambre. Il est temps de faire le point. La chambre est tapissée d'un papier peint dans les tons pastel, couleur

lavande. Les volets sont clos, mais des jalousies procurent suffisamment de lumière et diffusent une douce fraîcheur. Elle est sobrement meublée d'un lit double en fer, d'une table de nuit ancienne qui a connu certainement de nombreux propriétaires. Une petite table trône près de l'unique fenêtre. Une chaise en osier s'est installée devant et attend pour accueillir les souvenirs d'une visiteuse en mal de confier, à du papier ou à une carte postale, ses récits de voyage. Un rideau de toile légère s'agite mollement dans le petit courant d'air. Au mur, des reproductions de planches tirées d'un herbier médicinal complètent le décor simple et amical.

Chloé se pose sur le lit. Il est doux et moelleux. Elle s'allonge un moment et ferme les yeux en repensant à tout ce qu'elle vient de traverser. Comment cela est-il possible ? Pourquoi a-t-il fallu que cela tombe sur elle ? En même temps que se forme cette pensée, elle la regrette déjà. Elle n'avait pas le choix et elle n'avait surtout rien demandé non plus. Elle se redresse et prend son sac de voyage d'où elle tire la clé USB que lui a confiée son père. Elle préfère dire ainsi. C'est plus simple et puis elle lui doit bien ça. Avant tout, elle doit maintenant la cacher. C'est beaucoup trop dangereux de la garder avec elle. Elle a bien été tentée de la laisser dans la maison de cet homme farfêlu avant de partir, mais ce serait encore plus risqué. Elle ne peut pas la cacher ici non plus, car ils ne tarderont pas à savoir qu'elle a passé quelques heures ou quelques jours ici. Elle ne peut pas la laisser non plus n'importe où. Cette clé est ce qu'elle possède de plus précieux en ce moment

bien que ce ne soit qu'un vulgaire morceau de plastique. En même temps, il est très fragile. Chloé se demande si, ici aussi, il pleut beaucoup en été. Cela fait plusieurs jours déjà qu'elle est dans la région et elle n'a pas vu une seule fois la pluie tomber. Chez elle, la pluie tombe au moins une fois par jour et en abondance. Si jamais la clé venait à se mouiller, elle deviendrait inutile.

Chloé fouille dans son sac. Après avoir sorti un certain nombre d'objets indispensables pour elle et parfaitement inutiles pour d'autres, elle sort un banal étui de mouchoirs en papier. Elle retire le dernier mouchoir, place la clé à l'intérieur et le referme avec précautions. En fouillant encore, elle dégote même un bracelet élastique qu'elle entoure soigneusement autour du sachet.

- Bon ! Elle est maintenant bien protégée. Reste à lui trouver une cachette parfaite et introuvable.

Chapitre 2 – 9 heures 15 du matin.

Régis redescend lentement vers le village. Il doit impérativement passer à la mairie. Il a rendez-vous avec Bernard Mangin, Monsieur le Maire ! Mais, il a encore un peu de temps devant lui. Bernard n'est jamais à l'heure de toute manière.

Il a l'esprit troublé par sa rencontre du matin. Cela fait bien cinq ans, depuis son retour au pays, qu'il n'avait reçu de visite chez lui. En général, il préfère se faire inviter. Tous ses amis savent qu'il n'aime pas qu'on vienne le voir et chacun respecte son intimité. Quand il est revenu dans son village natal, Régis n'avait pas l'intention de s'y installer. Il venait pour régler les papiers de la vente de la maison. Ses parents ne pouvaient plus vivre si loin de tout. Son père, étant bien fatigué depuis une chute du toit en voulant réparer des tuiles, ne pouvait plus se déplacer facilement. Le chemin menant à la bastide était trop escarpé, trop raide aussi. Sa maman, bien que toujours alerte et dynamique, ne pouvait plus assurer seule tout le travail de cette grande maison. En bon fils, il leur avait acheté un appartement en ville. C'était plus pratique et plus sûr.

Régis n'était pas revenu au village depuis des années. Il avait coupé les ponts avec tout le monde. Ses parents allaient le voir, chez lui, mais, lui, ne voulait pas remettre les pieds ici. Il faut dire que ses parents entretenaient morbidement le souvenir de sa petite sœur disparue trop tôt. Encore une plaie ouverte et cruelle pour cet homme. La maison était devenue un sanctuaire et il avait parfois, trop

souvent, le sentiment que sa présence était seulement tolérée. Combien de fois, petit garçon, quand son père ou sa mère, surtout sa mère, le grondait, il se disait qu'ils ne devaient pas être ses vrais parents et qu'il avait dû être adopté. Un remplaçant en quelque sorte.

Quand il était entré dans la maison, après une si longue absence, les souvenirs avaient ressurgi de manière violente et frontale. Il avait eu la vision de sa petite sœur jouant à la poupée sous le porche, se racontant des histoires de petite fille. Pourtant, il ne l'avait jamais connue. Lisette n'avait que trois ans quand elle était morte. Lui était né en 1965, deux ans après sa disparition brutale, mais sa petite sœur avait continué à vivre dans la maison comme un gentil fantôme bienveillant ! On en parlait tous les jours ou presque. Elle était toujours vivante !

Trois ans, vingt-trois ans ! Le chiffre trois semblait décidément prendre un malin plaisir à lui jouer des tours peu reluisants.

Dans la maison, rien n'avait changé. Tout était comme dans ses souvenirs. Il était monté tout de suite à l'étage pour voir sa chambre. Sa chambre d'adolescent avec son papier peint hideux : marron et beige, constitué de formes géométriques imbriquées très en vogue à l'époque de son enfance. C'était lui qui l'avait choisi ! Il avait été très fier de son choix. Une manière de dire à ses parents : « Je suis là ! Je suis vivant, moi ! J'existe ! » Quelle horreur tout de même que cette tapisserie ! Elle avait fini par pâlir, mais même ainsi, elle restait laide.

On aurait pu croire qu'il l'avait quittée la veille. Tout était à sa place. Mais c'était rangé, ce qui n'était jamais le cas avec lui ou bien rarement, à l'époque.

La chambre à côté était un temple sacré. On n'y entrait pas. Elle était toujours fermée à clé. La clé était dans la serrure pourtant. Mais il était interdit d'y pénétrer. Son père ne montait jamais à l'étage. Ses parents avaient installé leur chambre, en bas, dans ce qui était aujourd'hui la bibliothèque. Seule sa maman y entrait chaque jour. Elle faisait le ménage et puis on l'entendait murmurer. Elle parlait, longtemps. Elle parlait à Lisette. Elle lui confiait des secrets qui ne se disent qu'entre mère et fille.

Régis avait tourné la clé. La main sur la poignée en porcelaine, de forme oblongue joliment décorée d'un motif floral, il était resté longtemps, hésitant. Il s'apprêtait à faire quelque chose d'interdit, de tabou et il le regrettait presque.

Regrets ou pas, il devait savoir.

Il ouvrit la porte et entra. La chambre était dans l'obscurité. Les volets étaient fermés. L'endroit sentait le renfermé et la poussière. Il faut dire que sa maman n'était pas revenue depuis des semaines. Elle n'avait pas voulu emporter quoi que ce soit de l'endroit. Elle avait dit à son fils :

- *Tu comprends, Lisette a ses habitudes là-haut. Là-haut désignant tout autant la chambre à l'étage que la maison sur la colline. Si je touche à ses affaires, elle ne retrouvera rien. Elle sera*

perdue et elle s'imaginera que nous l'avons abandonnée.

Un petit lit d'enfant. Des draps en dentelle blanche quelque peu jaunis. Une couverture rose en laine passée avec le temps. Une poupée adossée au coussin, les jambes écartées pour pouvoir se tenir assise et les bras levés mains tendues, dans la position de l'enfant qui réclame les bras de sa maman. Une petite commode. Un napperon en fils tricotés posé dessus avec un bouquet de fleurs, séchées depuis des lustres, dans un petit vase en verre biseauté et la photo de Lisette. Sa dernière photo en noir et blanc, les bords découpés comme cela se faisait à l'époque. Sur la photo, on voit une petite fille aux longs cheveux blonds et bouclés. Elle sourit au photographe et lui fait un petit signe de la main.

Régis ressentit une violente douleur au bas-ventre. Il dut détourner les yeux un instant. Il est des gestes d'amour, de tendresse ou même totalement insignifiants qui sont chargés de tellement de douleur.

Une armoire complétait la pièce et, sous la fenêtre, une petite dinette en porcelaine. Le service complet posé sur une petite table basse en osier. Deux petits fauteuils en osier également avec un liseré de couleur vert et rouge entrelacé sur le dessus du dossier. Le premier fauteuil était vide, l'autre accueillait un convive permanent qui devait s'ennuyait à force d'attendre un retour impossible. Un gros poupon rose vêtu d'une couche de tissu et une sucette dans la bouche. La dernière porte était

celle de ses parents. Elle était encore imprégnée de la fragrance préférée de sa maman : la violette. Le petit Régis adorait se blottir contre elle pour la respirer. Ce parfum, encore maintenant, signifiait pour l'homme qu'il était devenu, la marque de la sécurité et de la bienveillance.

Le rez-de-chaussée de la maison était pratiquement identique à aujourd'hui. Ses parents avaient simplement emporté leur chambre à coucher : cadeau de mariage du grand-père Monlatte.

Régis aurait pu vendre la maison. Il avait trouvé des acheteurs intéressés au prix proposé. Il aurait dû le faire, mais en ressortant de la maison, au moment de la fermer à clé, il n'avait pas pu. La maison était juchée sur une colline. Elle était comme un point de repère géodésique. La vue était magnifique depuis la terrasse devant l'entrée. On pouvait embrasser la région d'un seul coup d'œil circulaire. Le paysage était époustouflant. À cette époque, Régis avait déjà abandonné son travail d'architecte. Il se cherchait. Il savait juste qu'il n'avait plus envie de continuer à vivre comme un fou, courant partout et tout le temps. Peut-être que sa rupture récente avec Noémie y était pour beaucoup. Il n'avait jamais de temps pour elle et elle avait fini par s'en aller sans même un signe de la main. Il aurait dû vendre, mais, tout à coup, comme si c'était une évidence depuis toujours, il s'était tourné instinctivement vers l'Ouest, cherchant du regard un point lointain et inaccessible. Faisant le tour de la maison, il avait constaté que le mur de ce côté-là était aveugle. Aucune ouverture. Le maçon avait intelligemment

tenu compte de la situation en surplomb non abritée de la maison et de l'exposition directe au mistral, qui interdisait la moindre ouverture, faiblesse structurelle, sous peine d'être prise en otage par le vent dominant. L'architecte qu'il était avait froncé le sourcil. S'il ne se trompait pas, derrière ce mur, se trouvait le salon. Une fenêtre ouverte ici lui permettrait de voir vers l'ouest, de guetter en permanence le moindre signe, la moindre manifestation. Il suffirait de poser alors une lampe, la nuit, pour qu'elle puisse retrouver le chemin vers son cœur. Il n'y avait pas que Lisette qui s'était perdue !

Il était venu pour vendre et oublier. Il décidait de rester pour s'y installer.

*

**

Chloé n'a pas réussi à trouver la bonne cachette. Pourtant, elle doit absolument en dénicher une. Cela devient vital. Elle décide de faire le tour dans le village. C'est de toute manière, ici que la clé sera le plus en sûreté.

Le village n'est pas très grand. Dans un style provençal typique, il est posé sur une petite colline, en hauteur, afin de toujours voir arriver l'ennemi. Les ruelles sont serrées, rarement droites, car elles suivent les courbes de niveau de la colline. Les maisons sont hautes et étroites, chacune de couleur différente afin de bien se différencier, qui escaladent la colline et forment des lignes de remparts afin de dissuader l'éventuel assaillant de toute attaque. Tout le village a été conçu un peu à la manière d'un château-fort. Le seul point qui semble